

**Pascal DURANDARD**

## **Un mécène savoyard en Alsace : Jean d'Orlier**

(article paru dans le n° 89 des « Rameaux savoisiens », juin 2020)

ATTENTION ! CET ARTICLE EST LA PROPRIÉTÉ DE PASCAL DURANDARD, ET RELÈVE DU CODE DE LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE. IL EST DESTINÉ À UN USAGE PRIVÉ. TOUTE REPRODUCTION PUBLIQUE EST INTERDITE.

Parmi les nombreuses œuvres d'art qui composent le fonds commun de notre culture occidentale figure l'image terrifiante du Crucifié d'Issenheim, l'une des créations picturales les plus marquantes de la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Largement diffusée, cette image produit toujours le même effet d'attrance et de répulsion, tant l'horreur est mêlée à la douleur et à la mort du Christ. Connu sous le nom de « Retable d'Issenheim », ce singulier chef d'œuvre est présenté au musée de Colmar, dont il est la pièce maîtresse. Pour autant, ce musée expose une autre œuvre provenant également du couvent alsacien : les panneaux latéraux d'un retable plus ancien d'une trentaine d'années commandé par un Savoyard : Jean d'Orlier.

Mais que faisait donc ce personnage en Alsace à cette époque ? Jean d'Orlier était un religieux un peu particulier, appartenant à un ordre aujourd'hui bien oublié et qui eut une position singulière dans la société médiévale : je veux parler des hospitaliers de Saint-Antoine. Quant à notre compatriote, il n'était ni plus ni moins que le « précepteur », c'est-à-dire l'administrateur de toutes les fondations de l'ordre dans la région de Colmar. C'est à ce titre qu'il passe commande d'un grand triptyque pour embellir le maître-autel de l'église de « son » couvent d'Issenheim : ce sera l'une des toutes premières œuvres d'un très grand peintre de cette région, Martin Schongauer.

Issenheim est une bourgade adossée au massif des Vosges, à mi distance de Colmar et de Mulhouse. Elle fut le siège d'une commanderie puissante et prospère de l'ordre de Saint-Antoine. Élevés en 1277, les bâtiments de ce couvent furent détruits par un incendie en 1831. C'est une perte terrible pour l'Art, car les bons pères avaient couvert leur église de peintures. Quelques beaux « morceaux » ont pu échapper au désastre, en raison d'ailleurs des dispersions de l'époque révolutionnaire, qui vit la fermeture du couvent.



## ***Jean d'Orlier : un personnage discret et un mécène méconnu***

Hormis son appartenance à un noble lignage savoyard, on ne sait finalement pas grand-chose de Vénérable Messire Jean d'Orlier. Né probablement vers 1400 dans la maison forte de Viuz-la-Chiésaz au sud d'Annecy, il est le fils de Pierre d'Orlier, seigneur de la maison forte de Crans, coseigneur du Cengle et de la maison forte de Viuz, et de Claudine de Châtillon. Et bien qu'issu de la branche cadette des d'Orlier, il est apparenté aux meilleures familles du Genevois et du Faucigny. Sa grand-mère paternelle est une Lucinge, sa bisaïeule une Menthon.

On ignore tout de sa formation intellectuelle, de ses aspirations spirituelles. On ne connaît même pas la date de sa profession dans l'ordre des Antonins. Qu'il ait été pieux, c'est le moins qu'on puisse attendre de sa part et la qualité de sa vocation ne fait aucun doute. Il est longtemps resté un simple religieux, accomplissant avec conscience les tâches qu'on lui confiait. Ses qualités de gestionnaire se révélèrent peu à peu et, à l'approche de la cinquantaine, il est nommé précepteur du couvent de Ferrare en 1451. Le voici donc l'un des administrateurs de son ordre et dès lors il devient un personnage écouté et apprécié. En 1459, le pape Pie II le transfère à la commanderie de Charny, en Bourgogne. En 1463, il accepte la préceptorerie du couvent d'Issenheim en Alsace. Grâce à son administration efficace et éclairée, l'établissement antonite va connaître un éclat sans précédent. D'une part, il accroît le patrimoine foncier de la commanderie en achetant pour 700 gulden les villages de Merxheil et de Raedersheim ; d'autre part, il tente de s'opposer à la mainmise de l'évêché de Bâle sur l'église paroissiale d'Issenheim (il doit cependant s'incliner en 1482). Il ne néglige pas sa mission spirituelle et, en 1480, il fonde une troisième messe pour les pèlerins qui doivent prendre la route tôt le matin.

L'essentiel de son action reste cependant lié à l'embellissement de son église conventuelle. Il en achève la reconstruction en érigeant le chœur. Une fois les travaux terminés, il fait appel au célèbre artiste colmarien Martin Schongauer, alors âgé de vingt-six ans, et lui commande une gravure illustrant la tentation de saint Antoine dans le désert. L'entente entre l'artiste et son commanditaire se confirme par la création vers 1475 d'une œuvre d'envergure : un retable pour le maître-autel. Ce retable est connu sous le nom de « petit retable d'Issenheim », ou encore sous celui de « retable d'Orlier ».

Jean d'Orlier est resté vingt-sept ans précepteur d'Issenheim. Il résigne sa charge en 1490. On ignore dans quelles circonstances il a été amené à se décharger de sa fonction, mais on peut à bon droit supposer qu'il est alors affaibli par l'âge et ne peut plus gouverner convenablement sa préceptorie. Il quitte donc l'Alsace et sans doute n'est-il pas mécontent de finir ses jours en Savoie. Il teste le 28 octobre 1492, faisant un legs au Dominicains d'Annecy, et meurt sans doute peu après. Le lieu de sa sépulture n'est pas connu, mais il est possible qu'il repose sous les dalles d'une église annécienne. En 1613, un monument à la mémoire de Jean d'Orlier et de son successeur est élevé à Issenheim, manifestant le souvenir de ce personnage marquant pour l'histoire de ce couvent.



## ***L'ordre hospitalier de Saint-Antoine, un ordre singulier***

Créé en 1089 en Dauphiné, cet ordre de chanoines réguliers disparut en 1803 après avoir connu une juste renommée. À l'origine de cette création, le dépôt de reliques de saint Antoine dans un petit village de l'actuel département de l'Isère. Très vite, un culte s'établit autour de ces reliques, amenées de Constantinople. Saint Antoine est une figure particulière dans le monde hagiographique. En particulier, on attribuait à ses reliques de mystérieux pouvoirs de guérison d'un des plus terribles fléaux dont souffraient les populations (surtout rurales) au Moyen Âge : le mal des Ardents, appelé communément le feu Saint-Antoine. Provoqué par un champignon qui se logeait dans le seigle, il entraînait d'horribles souffrances, hallucinations, convulsions, gangrène.

### ***Saint Antoine, un ermite égyptien***

Saint Antoine ermite, à l'origine des Antonins, ne doit pas être confondu avec son illustre homonyme : saint Antoine de Padoue. Celui qui nous préoccupe est Égyptien d'origine, et vivait au début du IV<sup>e</sup> siècle. Issu d'une riche famille, il décide de se consacrer à la prière et à Dieu après la mort de ses parents. Il mène une vie d'ermite, comme tant d'hommes à cette époque, et meurt dans une grotte au bord de la mer Rouge. En Europe, il est souvent représenté tenant un cochon en laisse, peut-être par référence à ses fameuses « tentations », mais plus sûrement parce que les religieux de son ordre avaient eu le privilège de faire vagabonder des porcs. Étrange association qui lie l'animal impur par excellence et ces moines guérisseurs !

Une communauté est constituée en 1089 pour se consacrer aux malades venus prier saint Antoine. Un premier « hospice » est construit. En 1095, le pape Urbain II entérine cette première communauté, qui devient une communauté de frères, et Honorius III lui donne en 1218 son statut d'ordre religieux. En 1247, l'ordre adopte la règle des Augustins. En 1289, les Antonins sont directement placés sous l'autorité du Pape. À cette époque, l'ordre a essaimé dans toute l'Europe, il est devenu une puissance, à l'égal des plus grands ordres. Au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, on compte près de six cent cinquante couvents ; un siècle plus tard, ils sont dix mille religieux, qui gèrent trois cent soixante-dix hôpitaux. A partir du XV<sup>e</sup> siècle, le recul du fléau de l'ergotisme, et celui d'autres épidémies, provoque le déclin de l'ordre, dont la vocation d'assistance médicale ne s'impose plus avec autant d'acuité. En 1776, l'ordre ne compte plus que deux cent-vingt religieux en France, et il est uni à l'ordre de Malte. Les religieux portent l'habit des chanoines de saint Augustin mais, pour se distinguer, ils adoptent une marque particulière, le Tau, qui évoque les malades estropiés par le feu de saint Antoine.

Ordre hospitalier avant tout, l'ordre des Antonins a pris la décision logique de s'organiser en prenant modèle sur les ordres de chevalerie, à la fois militaires et hospitaliers, comme les Templiers ou les Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, les futurs chevaliers de Malte. Leurs couvents sont regroupés en territoires hiérarchisés, les préceptories (ou commanderies générales) et les commanderies. Ces moines médecins ont été très populaires.

D'abord, ils accueillaienent volontiers pèlerins et gens de passage. Ensuite, ils soignaienent gratuitement les malades. Ils avaient la réputation d'être de bons médecins, et fabriquaient eux-mêmes leurs baumes.

Les États de Savoie, contigus au Dauphiné, ne pouvaient manquer d'être gagnés par le rayonnement des Antonins. Ils apparaissent en 1123 à Chambéry. Actuellement, la plus célèbre de leur fondation est le couvent de Saint-Antoine de Ranverso. Édifié au débouché du Val de Suse, idéalement placé sur la *Via Francigena*, il déploie un magnifique complexe monastique comprenant des installations hospitalières. L'église est célèbre pour abriter de belles fresques de Jacques Jaquerio (l'un des grands peintres piémontais au temps d'Amédée VIII) et une peinture de Ferrari.

### ***Saint Antoine l'Abbaye, une abbaye chef d'ordre méconnu***

Le Dauphiné est réputé pour être le berceau de l'ordre des Chartreux. Son abbaye-mère, la Grande Chartreuse, est un des hauts lieux du catholicisme, et un site particulièrement prisé des touristes. Pour autant, une autre abbaye chef d'ordre est établie dans cette province, celle de nos religieux Antonins. On peut la dénicher dans les Préalpes du Bas-Dauphiné, à quelques kilomètres de Saint-Marcellin (où l'on fait un si bon fromage !), dans cette charmante région de Chambaran. Là se dresse un ensemble monastique d'une grande ampleur, qui surprend et séduit.

Au-dessus d'un village qui a su conserver maintes vieilles demeures, et comme posé sur un énorme socle de pierre, le monastère déploie la puissante sévérité de ses façades, qui ne sont pas sans rappeler le caractère « hospitalier » de l'ordre. Quant à l'église, elle a les dimensions d'une cathédrale, avec ses soixante-douze mètres de longueur et ses voûtes qui s'élèvent à vingt-deux mètres du sol. Il a fallu du temps pour la construire, plus d'une siècle et demi de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle (pour le chœur) jusqu'à la façade flamboyante du milieu du XV<sup>e</sup> siècle. Ah ! cette façade, comme elle ressemble à celle de la cathédrale de Vienne, avec ses gâbles (malheureusement arasés) et ses trois portails aux voussures richement sculptées.

L'intérieur de l'édifice ne se ressent pas de sa lente édification, et il règne une grande unité de style de la nef au chœur. Le parti est classique, à trois niveaux : grandes arcades, triforium, baies. Et si la façade nous fait penser à Vienne, le chœur nous rappelle la primatiale St-Jean, à Lyon. C'est là le gothique du sud-est (et même du sud de la France), caractérisé par l'absence de déambulatoire. Élégance et sobriété, donc, avec partout de fines colonnes : entre les travées, aux coins des piliers. Il reste peu de choses du décor initial, sinon quelques belles peintures murales de ci de là.

Mais si les destructions opérées par les hordes du baron des Adrets nous privent des merveilles que l'Art du Moyen Âge avait accumulées, les restaurations des derniers siècles de l'Ancien Régime nous donnent le plaisir d'admirer un superbe ensemble de stalles, un riche maître-autel de marbre, et un orgue au buffet d'une rare élégance.



## Le retable d'Orlier

Commandé presque aussitôt après le retour de Martin Schongauer à Colmar vers 1470, ce retable était destiné à orner le maître autel de l'église du couvent d'Issenheim. Il restera à cette place jusque vers 1516, date à laquelle il sera remplacé par la crucifixion de Grünewald.

Le retable d'Orlier est aujourd'hui démembré, ce qui ne permet pas de juger totalement de sa valeur ni de l'effet qu'il devait produire. La partie centrale mettait en scène, apparemment, une statue de la Vierge placée dans une sorte de caisse ou d'armoire, que fermaient deux panneaux latéraux peints sur les deux faces. Ce sont ces panneaux qui sont exposés à Colmar.

D'un côté, une Annonciation nous montre l'archange Gabriel, les ailes ocellées, les cheveux blonds bouclés retombant sur les épaules, vêtu d'une tunique blanche recouverte d'un manteau vert à la bordure rouge. Dans sa main gauche, il tient un bâton autour duquel s'enroule un phylactère contenant le texte du message délivré par l'Envoyé de Dieu. Face à lui, la future mère de Dieu l'écoute dans l'attitude convenue marquant à la fois la surprise, l'humilité et la soumission. Couverte d'un manteau bleu, tenant un livre de prières à la main gauche, elle croise ses deux mains. Ses cheveux blonds sont finement tressés. À ses pieds, un lys s'élance d'un pot de céramique finement orné. Dans la partie supérieure des panneaux, et les unissant par son mouvement comme par son motif, une nuée supporte la figure du Père Éternel, digne vieillard chenu à barbe blanche tenant dans sa main gauche un orbe surmonté d'une croix grecque. Ses regards sont tournés vers la droite (de son point de vue), en direction d'une petite colombe symbolisant le Saint-Esprit, peinte entre le bord du panneau et l'auréole qui entoure le visage de la Vierge.





L'autre côté des panneaux du retable d'Orlier représente saint Antoine et la Vierge adorant l'Enfant, couché sur le manteau de sa mère. Le saint ermite se tient debout, comme méditant avec sérénité, la tête couverte d'une sorte de bonnet noir, tenant à la main un sac de toile (ou de cuir ?) semblant contenir un livre, dont la forme apparaît sous l'enveloppe formée par le sac. Il tient aussi un grand bâton de bois surmonté d'un Tau, symbole de son ordre. Il est vêtu d'une tunique rouge, recouverte d'abord d'un manteau bleu, de la même couleur que la robe de La Vierge, puis d'un autre manteau, celui là même que revêtent les religieux antonins. Agenouillé à ses pieds dans la posture d'un orant, Jean d'Orlier lui-même, dont c'est le seul portrait connu. Placé devant lui dans le coin gauche du volet, le blason des d'Orlier, d'or à l'ours de sable, avec le Tau des Antonins qui rappelle l'appartenance du donateur. La Vierge, placé devant une sorte de clôture de bois tressé qui évoque

la rusticité de la naissance de Jésus, contemple son Fils, les bras croisés. Dieu le Père apparaît en buste dans le coin supérieur droit du panneau. Vêtu de rouge et nimbé d'une auréole de même couleur, il bénit Marie et Jésus.

Par son action au sein de son ordre, par les charges qu'il a occupées, mais plus encore par son mécénat somme toute exceptionnel pour un religieux savoyard, Jean d'Orlier est une des figures les plus marquantes de son lignage, qui n'a pourtant pas manqué de personnages intéressants.



## Martin Schongauer

Ce peintre alsacien, né à Colmar vers 1450 et mort en 1491, est considéré comme l'un des plus grands graveurs de l'histoire de l'Art. Sa renommée est telle qu'Albert Dürer, alors âgé de vingt ans, quitte Nuremberg pour se rendre à Colmar afin de profiter de l'enseignement du maître. Hélas ! Martin Schongauer meurt avant même l'arrivée de celui qui aurait pu être son élève, et qui lui ravit par la suite la première place dans l'art de la gravure.

Après avoir fait des études à Leipzig, ce fils d'orfèvre complète sa formation en se rendant en Bourgogne, où il copie en 1469 le fameux *Jugement dernier* de Rogier van der Weyden, exposé à l'hospice de Beaune. De retour dans sa ville natale, il produit alors ses deux premiers chefs d'œuvre, *La Vierge au buisson de roses*, probablement réalisé pour l'église St-Martin de Colmar en 1473, et le retable d'Orlier, achevé en 1475. D'autres œuvres peintes suivront : une *Sainte Famille* en 1480 (actuellement à la *Alte Pinakothek* de Munich) ; le retable des Dominicains de Colmar (au musée de cette ville) ; une *Nativité* (à la *Gemäldegalerie* de Berlin) ; une *Sainte Famille* (au *Kunsthistorisches Museum* de Vienne) ; et une *Crucifixion* (musée de La Fère). De son œuvre gravée, il nous reste essentiellement une *Tentation de saint Antoine*, une *Vierge au perroquet*, un *Ecce homo* et *Deux hommes marchant de compagnie*.

On sait que Martin Schongauer a réalisé d'autres tableaux, en particulier dans l'église des Antonins. Le maître de Colmar se rattache à l'école du gothique finissant, et son art pictural se reconnaît dans l'élégance des formes et la délicatesse des couleurs. Ses modelés sont souples, avec un goût prononcé pour les lignes courbes et les gestes précieux.

## La Maison d'Orlier

La Maison d'Orlier figure parmi la noblesse immémoriale de Savoie. D'extraction chevaleresque, elle a son berceau dans la paroisse d'Albens, dans un lieu portant le nom d'Orlyer. Avec ses deux branches établies, l'une à Saint-Innocent au bord du lac du Bourget, et l'autre à Viuz-la-Chiésaz dans l'Albanais, elle compte à la fois parmi la noblesse du Genevois et celle de la Savoie propre.

La branche de Saint-Innocent a été la plus illustre. Proche de nos princes, elle a donné deux personnages de premier plan et figuré grandement à la Cour des derniers rois de Sardaigne. Jean, seigneur de Saint-Innocent à l'époque d'Aymon le Pacifique, est peut-être le grand homme de sa famille. Le comte Aymon lui a confié l'éducation de son successeur, le fameux Amédée VI, et ce dernier, devenu majeur, lui a donné un rôle politique en le faisant entrer dans son conseil. Il a été aussi chargé



de la construction du château de Ripaille, lieu mythique de la Maison de Savoie. Un siècle plus tard, un de ses parents, Antoine d'Orlier, jouera un rôle tout aussi important auprès d'Amédée IX et d'Yolande de France. Au XVII<sup>e</sup> siècle, on trouve encore les d'Orlier de cette branche à la Cour, où plusieurs d'entre eux reçoivent une charge de gentilhomme de la Chambre (ou de maître d'hôtel) de leurs souverains. L'aîné de la famille reçoit le titre de marquis de Saint-Innocent en 1682. Sous Charles-Emmanuel III, Jean-Baptiste d'Orlier est sacré le premier évêque de Pignerol en 1749. Enfin, les 4<sup>ème</sup> et 5<sup>ème</sup> marquis, tous deux chevaliers (grand-croix et commandeurs) des S.S. Maurice & Lazare, seront également gentilshommes de la Chambre des derniers rois sardes et faits grands de Cour. Après quoi, les marquis suivants mènent un existence retirée en Bourgogne.

Moins brillante, la branche de Viuz-la-Chiesaz n'en a pas moins contribué à rendre son nom célèbre. Deux châtelains au XV<sup>e</sup> siècle, un gentilhomme de la Chambre de Charles III, un sénateur sous Charles-Emmanuel I<sup>er</sup> deux juges-mages du Chablais, d'autres officiers subalternes, cela fait sans doute des illustrations bien médiocres. C'est dans un autre genre que ces d'Orlier se font connaître, et de façon tout à fait particulière. Il y a d'abord un ermite fameux, mort en odeur de sainteté après avoir renoncé à la gloire du monde terrestre en entendant saint Vincent Ferrier. Et puis, il y a le précepteur du couvent antonin d'Issenheim en Alsace, dont le nom reste attaché à un beau retable qu'il a commandé pour son couvent, et qui en précède un autre mondialement connu, celui de Grünewald. Il aura vu la réalisation de la partie sculptée de ce retable, mais malheureusement il n'aura pas le loisir de voir ce chef d'œuvre installé dans l'église conventuelle qu'il avait contribué à restaurer ....

Jean d'Orlier est le neveu d'un personnage attachant, le Frère Guillaume, religieux dominicain, né en 1408 et mort en odeur de sainteté le 18 février 1458. Ce saint homme se met tout d'abord au service du duc de Savoie, mais en écoutant les sermons de saint Vincent Ferrier, dominicain prédicateur de passage à Annecy, il est touché par la grâce et fait une conversion qui le conduit à désirer embrasser l'état ecclésiastique. Il quitte la Cour ducale et se retire en la maison paternelle de Viuz. Il y demeure avec sa mère, qui décède un an après le début de cette retraite. Puis, à l'âge de quarante-deux ans, il décide de vivre comme un ermite, et il se retire dans la vieille tour familiale du Cengle, alors à moitié ruinée. Il y demeure durant huit ans jusqu'à sa mort. Il a été inhumé dans l'église des Dominicains d'Annecy.

Parmi les personnages qui n'ont pu être rattachés à la filiation suivie figurent encore quelques personnages importants : deux autres commandeurs de l'ordre de Saint-Antoine (début du XV<sup>e</sup> siècle) et un abbé d'Hautecombe (fin du XV<sup>e</sup> siècle).

